

Dimanche 3 mai 2009

Pasteur Andrew ROSSITER



www.notes-bibliques.org

Textes

2 Chroniques 26, v. 1 à 23 Psaume 118, v. 24 à 29
Actes 4, v. 8 à 12 1 Jean 3, v. 1 & 2 **Jean 10, v. 11 à 18**

Notes bibliques

11. « *C'est moi qui suis le bon berger* » c'est peut-être la phrase la plus connue de l'Évangile de Jean, mise en scène par des artistes à travers des âges. Nous allons regarder de plus près ces mots. Le mot « bon » (*kalos* en grec) signifie beau, c'est le berger qui est attirant et qui est doué dans son travail, c'est le meilleur berger dont nous avons besoin.

« *Le bon berger se défait de sa vie pour ses moutons* ». Le mot « vie » (*psyché*) est impossible à traduire correctement. C'est à la fois l'ego, le moi, l'âme. C'est le centre de ma vie terrestre et de ma vie spirituelle. Si le berger offre sa vie, il offre sa totalité à ses moutons. Le mot « se défaire » (*tithenai*) veut dire tout simplement « mettre ». Un mot un peu plat pour un texte tellement chargé d'émotion ! Peut-être Jean l'a choisi pour que nous puissions le comprendre à plusieurs niveaux, car il l'emploie 8 fois. a) le berger adroit et très professionnel est à la disposition de ses moutons à tout moment et par tout temps. b) Ou qu'il est prêt à mourir pour protéger son troupeau. c) Ou, puisque qu'il s'agit de Jésus, il met à côté son identité à lui pour ses moutons afin de recevoir de son Père son identité véritable. Dans le seul intérêt de ses bêtes, il se défait de lui-même, en abandonnant son « je » pour recevoir le « je suis » de son Père, pour que les moutons puissent passer, par cette porte, de la réalité du monde à l'appel de Dieu.

Malheureusement nos différentes traductions nous mènent vers une compréhension trop étroite en laissant supposer que la mort de Jésus est l'acte final de sa vie. Or comme nous avons vu ci-dessus, le sens est plutôt de laisser son « je », certes au moment de mourir, mais aussi à tout moment.

12. « *Quand il voit venir le loup, l'employé, celui qui n'est pas le berger et pour qui il ne s'agit pas de ses propres moutons, s'enfuit en abandonnant les moutons* ». Mais, nous dit Jésus, je ne suis pas un employé, les moutons sont « à moi » et je suis à eux (v.14) et il les connaît.

15-16. Maintenant Jésus parle d'une autre connaissance, il compare sa connaissance avec la relation qu'il a avec son Père. Jean nous rappelle ce va-et-vient entre le Père et le Fils, où le Fils ne peut rien faire sans le Père et où le Père ne retient rien de son Fils. Ainsi entre le bon berger et ses moutons, ils sont à moi et moi, je suis à eux. Ils sont dans mon cœur et je les vois dans toute l'ambiguïté humaine, je les vois comme ils sont et comme ils peuvent devenir, et je me donne entièrement à eux. Cette connaissance n'est pas une science acquise par la lecture et l'étude de la théologie, même pas par la lecture de l'Évangile de Jean, mais par une relation personnelle avec le berger. Cette relation n'est pas une relation exclusive à un groupe particulier, mais une relation ouverte à l'ensemble des humains. L'histoire de l'Église est parsemée par les conversions par coercition, ce texte nous rappelle que la seule manière de gagner le monde est de se défaire de son ego et devenir cette porte par laquelle les personnes peuvent passer pour faire cette rencontre de la vie.

17-18. « Si le Père m'aime, c'est parce que, moi, je me défais de ma vie pour la reprendre ». Encore une fois Jean écrit « mettre de côté mon je », ici les mots nous indiquent la réalité profonde de sa mort. Par cette action Jésus vit (vivre) l'amour du Père, ou son amour prend vie en lui. Je me défais de tout ce que je pense contrôler, le pouvoir que j'ai sur moi-même et sur les autres, la tentation de savoir qui je suis et que j'ai une relation particulière avec Dieu et que par ma spiritualité je peux manipuler Dieu. Tout, je lâche tout et, par cet acte, je reçois tout de nouveau, mon « je » transformé en *ego eimi* (je suis), tout mon être transformé en mon véritable être aux yeux de Dieu.

Traduction : NBS

Prédication

Il me semble que j'entends de tous les côtés le stress qui pèse sur la vie des uns et des autres. « Franchement, je n'ai pas le temps », disent les uns.

« Je ne sais pas comment tu trouves le temps de faire tout ce que tu fais, moi... », disent les autres, et ainsi de suite...

Qu'il s'agisse du travail, de la famille, des activités associatives, la tension s'accumule et le prix payé, c'est souvent une dégradation de la vie familiale ou l'épuisement au point que nous dormons moins bien. Impossible de récupérer, le cercle continue sa descente en spirale. Nous rêvons de la possibilité de « faire un break » loin de tout pour remettre les choses en place.

C'est difficile de dire si la faute en revient à la vie d'aujourd'hui, qui semble aller de plus en plus vite, ou au dérèglement du temps ou à notre aspiration

à vouloir faire toujours plus ? Quelle que soit la raison, nous souffrons de ce manque de recul et de repos et nous languissons après eux.

Dans tout ce que nous faisons, dans tout ce qu'il nous est demandé de faire, il faut aussi trouver le temps et l'engagement pour l'Église. La paroisse, ma relation avec Dieu, ma vie de prière n'est plus qu'une chose parmi d'autres dans mon emploi de temps. « Quand est-ce que je vais trouver le temps de lire la Bible, de prier, d'aller au culte... je n'ai pas le temps ! »

Comme si notre engagement chrétien n'était qu'une activité dans notre vie, au lieu d'être la base vitale de toutes nos activités.

Malheureusement, les églises, les prédicateurs et nos paroisses ajoutent à ce sentiment : « il faut produire spirituellement », en nous disant qu'il faut être un bon chrétien. Souvent l'accent est mis davantage sur « comment connaître le Christ dans ta vie » que sur « comment le Christ te connaît ».

Dans les églises soi-disant « libérales », l'accentuation porte sur l'engagement dans le monde au nom de l'Évangile. Que fais-tu pour les pauvres, les immigrés ? Es-tu engagé dans des associations ? On nous dit ce que nous pouvons faire pour le monde au nom de Dieu, mais non ce que Dieu fait pour nous.

Dans les églises de la tendance « évangélique », nous entendons dire qu'il faut donner de soi, sur le plan financier entre autres, qu'un vrai chrétien est présent dans les groupes de partage, de prière. L'insistance est placée sur ce que le chrétien peut faire pour lui-même et pour son église avec la suggestion que s'il ne fait pas, Dieu ne peut rien pour lui.

Partout nous apprenons ce qu'il faut faire, et, bien entendu, nous avons tous besoin d'être encouragés dans notre vie et dans notre témoignage, mais il y a un danger. Le danger, c'est qu'en insistant sur nos actions et sur nos réponses nous risquons de perdre de vue ce que Dieu fait, comment Dieu agit et comment Dieu vient à notre rencontre.

Le passage, que nous avons entendu dans les Actes des Apôtres, nous parle d'une guérison. Suite à cette guérison, Jean et Pierre ont été arrêtés par les autorités religieuses. Au tribunal du lendemain matin, les autorités leur ont posé la question : « Vous avez guéri l'infirmes par quelle autorité ? Vous avez fait cela au nom de qui ? ». Pierre répondit que c'était au nom de Jésus.

C'est par Jésus et en réponse à son amour montré sur une croix que nous faisons ce que nous avons à faire, que nous agissons dans le monde comme nous agissons et que nous sommes ce que nous sommes. Voilà l'autorité au nom de laquelle nous faisons tout cela. Nous ne sommes jamais seuls pour faire ce que nous pensons devoir faire au nom de Dieu.

Il y a un proverbe chinois qui raconte l'histoire d'un renard et d'un tigre.

Un renard a été capturé par un tigre qui se prépara à le manger. Le renard lui dit : « Tu ne peux pas me manger parce que les dieux m'ont fait le chef de tous les animaux. »

Le tigre ne l'a pas cru, mais le renard lui a dit : « Suis-moi dans la jungle et vois si un autre animal me défie. » Le tigre acquiesça et les deux animaux traversèrent la jungle, le renard devant et le tigre juste derrière. Le tigre était étonné de constater qu'aucun autre animal n'affronte le renard, au contraire tous les animaux fuyaient devant le renard.

Après un certain temps, le tigre consentit que le renard était le chef des animaux et le laissa partir en paix.

Rien n'est plus simple pour faire face aux dangers que d'avoir un tigre juste derrière nous ! Alors peut-être nous aussi, dans la tension de nos vies et dans l'angoisse de nos emplois du temps, quand le temps pour Dieu n'est plus que juste une chose parmi d'autres, nous devons nous retourner pour découvrir que Dieu est là, depuis toujours, tout près. Et, qu'en lui nous pouvons placer toute notre confiance.

Se retourner, c'est aussi se défaire de soi-même.

Quand je me retourne, je me défais de tout ce que je pense contrôler.

Je me rends compte alors du pouvoir que je pense avoir sur moi-même et sur les autres. Je suis alors face à moi-même, sachant qui je suis, que j'ai une relation particulière avec Dieu et que par ma spiritualité je peux manipuler Dieu.

Se retourner, c'est tout lâcher. Je lâche tout et, par cet acte, je reçois tout de nouveau. Alors mon « je » est transformé en « je suis ». Tout mon être est transformé en mon véritable être que Dieu connaît déjà.

Cet acte, ce mouvement en profondeur n'est pas une contrainte ni une obligation dictée par la bonne opinion que les autres pourraient avoir de moi, mais un lâcher-prise qui vient d'une décision personnelle. « J'ai le pouvoir de le faire, dit Jésus, car c'est l'ordre que mon Père m'a donné. » L'autorité de Jésus, qui a tellement impressionné ses contemporains, est issue de son sens

de sa mission et de ce qu'il a choisi d'accomplir. Son Père n'est pas un sergent-major qui hurle à ses troupes « demi-tour ! », mais celui qui l'envoie pour annoncer, en son nom, la vie, et ainsi il devient le Fils de Dieu.

Se défaire, se retourner n'est pas possible sauf en entendant le commandement de Dieu, c'était ainsi pour Jésus et c'est ainsi pour nous-mêmes. Personne ne peut se guérir lui-même, c'est possible uniquement en s'abandonnant à celui qui est au-dessus de tout. Mais est-ce possible d'avoir une telle confiance ?

Vous connaissez sans doute l'histoire d'un homme qui tombe d'une falaise et au dernier moment s'agrippe sur un bout de racine qui dépasse. Il lève les yeux et crie : « Au secours ! Y a-t-il quelqu'un pour m'aider ? » Une voix lui dit : « Mon fils, lâche et fais-moi confiance ». Après un moment de réflexion, l'homme dit : « Est-ce qu'il y a quelqu'un d'autre ? »

Il est impossible de lâcher si le commandement vient de quelqu'un qui est loin, de quelqu'un assis sur un nuage qui te regarde suspendu au-dessus du vide. Mais que ton Père qui te porte déjà dans ses bras te dise : « ne t'accroche pas, tu es en sécurité dans mes bras », dans ces conditions tu peux lâcher.

Jésus a reçu de son Père le commandement qui était déjà dans son cœur et il a compris que le Père lui commandait de faire ce que le Père lui-même était en train de faire. Car le Père de l'univers était en train de se défaire dans son amour pour son monde. Dieu lui-même lâche le contrôle divin pour le remettre au Fils de l'homme. « Se défaire pour recevoir », voici le commandement de Dieu qui a seul le pouvoir de ressusciter ce qui est mort.

Cantiques possibles

AEC 417, Alléluia 43-14 : «Tu peux naître de nouveau»

AEC 457, NCTC 185, Alléluia 33-03 : «Tu nous aimes, ô bon berger» AEC,

NCTC, Alléluia : Psaume 23 : «Dieu mon berger»

Mais aussi Alléluia 12-04 (Ps 23) «Le Tout-Puissant est mon berger»

Coordination nationale évangélisation et formation
Église protestante unie de France
47 rue de Clichy 75009
Paris

evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr